

2000

Légendes khair-eddiniennes entre errance et paraboles d'une mémoire mythique

Rachida SAIGH BOUSTA

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Marrakech, Maroc

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.aaru.edu.jo/dirassat>



Part of the [Comparative Literature Commons](#), and the [Creative Writing Commons](#)

Recommended Citation

SAIGH BOUSTA, Rachida (2000) "Légendes khair-eddiniennes entre errance et paraboles d'une mémoire mythique," *Dirassat*: Vol. 10 , Article 14.

Available at: <https://digitalcommons.aaru.edu.jo/dirassat/vol10/iss10/14>

This Article is brought to you for free and open access by Arab Journals Platform. It has been accepted for inclusion in *Dirassat* by an authorized editor. The journal is hosted on [Digital Commons](#), an Elsevier platform. For more information, please contact rakan@aarj.edu.jo, marah@aarj.edu.jo, u.murad@aarj.edu.jo.

Légendes khair-eddiniennes entre errance et paraboles d'une mémoire mythique

Cover Page Footnote

(I) Mohammed Khair-Eddine. Paris, le Seuil. 1984.

Légendes khair-eddiniennes entre errance et paraboles d'une mémoire mythique

Rachida SAIGH BOUSTA

Faculté des Lettres & des Sciences Humaines

Marrakech

Quel que soit le récit qu'on appréhende à travers tous les parcours khair-eddiniens, le sud, l'errance et le lieu enfoui demeurent les entités matricielles de toute sa réflexion et l'espace de prédilection des mythes et légendes qui taraudent et subjuguent la pensée de notre auteur. L'itinéraire d'Agoun'chich, dans *Légende et vie d'Agoun'chich* ⁽¹⁾, porte à son extrémité cette tension vers l'errance sudique qui mobilise tout autant le parcours fictionnel que la charge et les déterminations discursives. Le récit, dans son ensemble, semble sous-tendu et substantiellement exalté par les pressions émotives de l'errance dans un environnement plus ou moins dissimulé qui s'inscrit comme le lieu péremptoire de la mémoire.

Dans *Légende et vie d'Agoun'chich*, l'itinéraire du héros s'achève brusquement avec la débâcle que subit le lieu de gestation initiale des mythes et légendes sudiques. L'arrivée dans la ville anonyme, Casablanca, stigmatise la ruine du parcours d'autant plus que la mule, adjuvant de l'errance, succombe à la fatalité qui la guette dans cette cité moderne. Fin brutale qui ne manque pas de signifier que la poursuite de l'errance est désormais irréalisable. Le récit est dorénavant privé du dynamisme qui le propulsait vers sa quête de l'errance.

(1) Mohammed Khaïr-Eddine. Paris, le Seuil, 1984.

En effet, l'entité motrice de la fable, comme toute la substance narrative, est initialement engendrée par la parole du conteur aux consonances à la fois emblématiques et magiques «il était une fois» (p.22). Néanmoins, ces dires d'une mémoire ancienne ne sauraient se poursuivre dans un espace antinomique à cette parole (2). Depuis toujours, pour l'imaginaire collectif, ce sont les vastes espaces en marge de la conquête technicienne, Vivant au rythme de la nature, qui constituent les territoires appropriés aux contes et aux légendes. La ville moderne a la réputation de transplanter et de transfigurer la mémoire des aïeux. Elle a la spécificité de la dénaturer au gré de ses désirs de vulgarisation et de folklorisation, peu respectueux des racines qu'elles hypothèquent sans états d'âmes et sans hésitation.

Dans ce panorama, le personnage central, Agoun'chich, lui-même ne dispose que d'un sursis, sinon un semblant de vie dans la mesure où la mort est gravée sur son nom. Un «Agoun'chich» n'est rien d'autre qu'un tronc d'arbre inanimé. Traqué par des ennemis jurés, notre héros a essayé de se soustraire à leur poursuite en se réfugiant dans une grotte où il s'est allongé en se couvrant d'écorces rugueuses. Une simulation qui lui a conféré la survie, mais également le surnom emblématique d'«Agoun'chich»(3), qui porte le substrat de sa mort symbolique.

Si on essaie de creuser un peu plus dans cette piste des signifiants paraboliques qui confèrent sons sens au récit, nous rencontrons impérativement le cataclysme péremptoire qui est le seuil préliminaire de la narration. En effet, au commencement :

«il était une fois un homme (...). Il s'appelait Lahcen Oufoughine et avait échappé avec les siens et ses bêtes à un cataclysme tel qu'il y en avait eu que très peu de semblables dans l'histoire de la Terre. La légende situe son origine en un lieu appelé Tamda n'Ouqqa, ce qui signifie mer intérieure(...), au cours du grand cataclysme, les gens qui vivaient là ont été

(2) A ce titre, une ville moderne telle que Casablanca est le lieu par excellence du suicide de la mémoire.

(3) En soulignant ici le sens littéral d'agoun'chich comme signifiant de l'absence de vie. Il s'agit d'une référence à la supercherie du héros qui trompe ses ennemis en donnant à son corps l'allure d'un tronc d'arbre couché et recouvert de feuilles mortes.

engloutis par le sol mais on ajoute aussitôt qu'ils ne sont pas morts et qu'on peut entendre leurs voix et les cris de leurs animaux quand on passe à proximité»(p. 22).

La dégénérescence du nom converti à un simulacre identitaire (Agoun'chich) entre la vie et la mort est hautement significative. La dépossession du lieu réduit à une absence et une présence simultanées (Tamda n'Ouqqa) conjuguent un état entre l'être et le paraître insidieux et singulièrement ambivalents.

On peut alors se demander si la ville, espace dénaturé, ne reconduit pas fatalement vers le constat de la ruine qui affecte la mémoire primordiale ? Agoun'chich préfère-t-il consentir le sacrifice de quitter un espace sudique en faillite pour un ailleurs hypothétique ? Les premières pages du récit, de manière spectaculaire jouent sur le mimétisme des discours à visée exotique comme pour mettre en scène la déconstruction du mythe dans un lieu de plus en plus investi des finalités touristiques à la mode et au mépris du substrat identitaire, culturel et symbolique en décrépitude.

Agoun'chich à la manière de Hmad Ou Moussa (p. 36) ou Baqchich (p. 46), advient semblable à une figure légendaire ou un être mythique qui tente de parcourir le temps à contre courant. En compensation, l'aliénation du passé qui se dégrade dans les mémoires est vraisemblablement contrecarrée par la pesanteur que déploie la parole du conteur qui se dresse contre la fuite du temps et la décrépitude des réminiscences. L'envergure de la légende confère au récit identitaire sa tension et sa motricité en jouant sur la surenchère et la rivalité des mythes en dérive.

Cependant, lorsqu'on observe de plus près encore la mise en place du système narratif entre fiction, mythe et fables en disgrâce, on se rend compte que le récit est livré à de multiples déambulations. La parole du conteur traverse une pluralité d'axes qui demeurent à un état quasi embryonnaire dans la mesure où ils enfantent des récits qui ont du mal à focaliser le discours narratif. La progression d'Agoun'chich et de son compagnon le violeur reste prisonnière de l'incapacité de la narration à embrayer la fiction vers une convergence des

discours en présence. Mythes et symboles semblent se mouvoir au gré des hasards de la pensée en état de vagabondage. De plus en plus foisonnent délire, rêves et fantasmes en rivalité avec les légendes et les mythes prolixes.

Progressivement, on sent que le parcours du personnage principal est géré par des embrayeurs divergents qui fonctionnent selon une dynamique et des objectifs singuliers réadaptés à chaque situation. En effet, si le cataclysme engloutit la mémoire de l'ancêtre, il contribue-d'une certaine manière - à instaurer le règne de l'amnésie. Événement tragique, il occupe une place de choix quant à la mise en place d'un ordre provocateur d'une nouvelle distribution socio-culturelle. Cet événement matriciel ne saura néanmoins d'emblée dynamiser le récit de manière effective et le propulser vers un rythme progressif constant et soutenu. En revanche, l'acte non moins péremptoire qu'est l'adultère - qui advient plus tard - semble quant à lui, perturber l'ordre en profondeur. Cependant, tout prête à croire qu'il œuvre également en vue d'injecter au récit un souffle insoupçonné.

Il importe de souligner que l'adultère en question est à la fois étrange et singulier. La légende raconte l'histoire d'une femme à la beauté exceptionnelle :

«Une nuit on avait surpris chez elle deux hommes (...). L'adultère n'était pas puni de mort, on ne lapidait pas les femmes et on ne tuait pas leurs amants (...). Mais la femme en question appartenait à une famille qui n'acceptait pas le déshonneur. C'est pourquoi les deux hommes furent tués au couteau et émasculés. De ce temps date cette haine immonde qui fermente encore dans l'esprit et dans le cœur des descendants de Lahcène Oufoughine» (p. 27).

C'est bien le monde à l'envers dans la mesure où, à l'issue de l'adultère, nous assistons à un scénario qui est tout le contraire du dénouement traditionnel d'une telle inconduite où la femme est condamnée sans recours. Il est étrange de constater que dans une société arabo-berbère et musulmane, profondément patriarcale, c'est l'homme qui se trouve émasculé et exécuté. En revanche, paradoxalement la femme est vengée et glorifiée.

Cette histoire ne manque pas de faire prévaloir la précellence symbolique du matriarcat. En effet, de nombreuses situations dans le contexte culturel

maghrébin font ressortir le principe de structures sociales où le patriarcat de parade est, dans ses fondements, suppléé par un matriarcat enfoui dans les profondeurs de l'imaginaire. Pour ne citer qu'un exemple déterminant les rôles dans la structure familiale, il est aisé de constater que plus la femme avance dans l'âge et qu'elle n'est plus ce corps hyper sexualisé, plus elle devient l'élément moteur de toute sa descendance qui la consulte pour toute décision⁽⁴⁾. L'aïeule occupe le sommet de la pyramide familiale et nul ne saurait lui désobéir ni s'exposer à sa malédiction.

L'issue de l'adultère reprend le substrat de cet imaginaire en injectant une bonne dose d'étrangeté au récit qui n'est pas sans susciter la réflexion. En fin de compte, on donne la mort aux deux hommes pour mieux donner la vie à la femme adultère.

De plus, aussitôt, et dans le prolongement de cet adultère, succède le meurtre perpétré par méprise sur la personne de la sœur d'Agoun'chich, combien chérie et quasiment vénérée par ce dernier. Notre héros, qui était la véritable cible des desperados, échappe à ces ennemis alors que sa sœur, qui «dormait enroulée dans des vêtements d'hommes» (p. 28), n'a pu se soustraire à la mort. Encore une fois, nous avons une situation énigmatique où les normes sont embrouillées. Non seulement on ne comprend pas les raisons du déguisement de la sœur, mais nous avons comme dans le cas de l'adultère - une substitution d'un bouc émissaire à la personne cible naturelle. D'où un renversement de la situation et un bouleversement de «l'ordre» supposé. En fin de compte, pour restituer symboliquement la vie de la sœur (par la vengeance), le frère revêt les attributs de la mort en devenant «Agoun'chich»

Il se trouve que ce meurtre est aussi l'évènement crucial qui va lancer Agoun'chich sur les chemins de l'errance-quête. Si on observe plus attentivement un tel phénomène, on peut pressentir, sinon déjà déceler les indices de tels retournements des situations dans le cataclysme. C'est alors qu'on peut se poser la question suivante : la finalité de cette catastrophe ne consisterait-elle

(4) Ce rôle est d'autant plus marqué que très souvent le père (son époux) n'est plus là. Ce qui confirme l'idée d'une femme affranchi de la sexualité qui d'une certaine manière lui porte préjudice.

pas à donner à voir un désastre qui engloutit la vie dans l'épaisseur souterraine invisible et exhibe la disparition ou la non-vie des descendants de Lahcène Oufoughine. Encore une fois, nous assistons à un renversement du cours naturel des choses et une incohérence qui pousse vers l'interrogation. *En fin de compte, le cataclysme célèbre la mort en apparence pour protéger la vie enfouie et invisible d'autant plus que celle-ci est fortement réconfortée par le grouillement du bestiaire* (5).

En effet, la combinatoire du cataclysme, de l'adultère et du meurtre de la sœur constituent les trois mouvements ambrayeurs des tensions qui propulsent et engendrent le récit. Ces trois éléments conjuguent leur dynamisme réciproque pour déclencher la quête d'Agoun'chich. Ainsi, à la débâcle du lieu déchu par l'absence de la tribu (Tamda n'Ouqqa) s'ajoute le préjudice chaotique de la perte de la sœur qui stigmatise toute l'énergie de la quête désirante, alors même que les béances planent sur l'adultère aux retombées exceptionnellement positives insoupçonnées.

Parallèlement, on peut constater que le cataclysme comme l'aboutissement de l'adultère par l'émascation des hommes célèbrent les stigmates de la ruine du patriarcat de parade. A l'opposé, la quête de la vengeance de la sœur ainsi que la protection, la sauvegarde et la garantie de l'impunité de la femme adultère font miroiter les signes de la précellence du matriarcat.

Par ailleurs, en même temps que la légende du cataclysme signifie l'éclipse du patriarcat dépossédé de sa terre et réduit à une absence, elle nous apprend aussi que le vie est transférée dans les profondeurs de Tamda n'Ouqqa qui signifie littéralement mer intérieure. L'aïeul habite désormais le ventre de la terre-mer-e. Il retrouve le lieu symbolique inaugural, voire obstétrical. Profondeur caverneuse et humide où se profile l'espace utérin avec toute la densité fantasmatique du lieu enfoui et jouissif.

Le récit ne manque pas de mettre en avant ses avertisseurs. «Il faut donc-nous dit-on-écouter la légende sans dédaigner certains repères historiques

(5) Lahcène Oufoughinc «avait échappé avec les siens et ses bêtes...» (p. 22).

qui peuvent donner un sens à cette zone d'ombre investie par l'imaginaire» (p. 25). Le réel est d'ailleurs substantiellement pris en otage par le rêve, le délire, les fantasmes, le mythe, la légende et les dérives de l'imaginaire en déliaison.

Dans les trois situations qui embrayent le récit (cataclysme, adultère et meurtre de la sœur) les substrats de non-vie et ceux de non-mort rivalisent :

- Lahcen oufoughine n'est pas à proprement parler privé de vie, mais il pourrait être aussi au seuil de la mort non-accomplie et pourtant gravée à même son nom.

- Pour ce qui est de l'adultère, non seulement celui-ci est aux antipodes de la répudiation qui humilie la femme, mais cette infidélité ne tue nullement la conjointe qui - en d'autres situations - en est naturellement la victime toute désignée, promue à la dilapidation jusqu'à ce que mort s'en suive. Bien au contraire, la punition du partenaire masculin est une alternative qui n'est ni vie ni mort pour le corps féminin. Surprotégé du fait de son appropriation par le discours conventionnel qui exprime ainsi son autorité sur lui, ce corps est-il un bien de la société qui lui réfute le droit à la vie et à la mort ?

- Le meurtre de la sœur n'échappe pas à cette logique. En réalité c'est Agoun'chich qui se trouve exécuté par personne interposée ; mais il esquive la mort dont il est pourtant la cible. Il n'est pas pour autant un vivant à part entière puisqu'il n'est désormais qu'un «Agoun'chich».

D'autres éléments dans le récit nous conduisent à pousser la réflexion sur ces situations ambiguës, plus ou moins interposées ou à la frontière de la vie et de la mort, usant à la fois de l'affirmation et de la négation de ces états. Ces mêmes situations oscillent entre un ici et un ailleurs énigmatiques qui mettent en exergue le rêve, le délire, les fantasmes, la fabulation...

Certes, l'objet manifeste de l'errance d'Agoun'chich demeure l'opiniâtre volonté de venger la sœur. Mais la démonsse, femme sublime, qu'il rencontre dans les profondeurs de la forêt, ne lui apprend-elle pas que sa quête est impossible ? Elle commence par le conduire dans une merveilleuse caverne, un environnement quasi paradisiaque, au delà de toute vie ordinaire. Dans cet

espace extatique «des éphèbes portant des ceintures brillantes leur sevaient des rafraîchissements laiteux et des friandises» (p. 84). Le spectacle eut des effets bouleversants sur le violeur, prédateur par excellence, qui a dû faire d'énormes efforts pour se retenir. C'est que la démonsse lui impose le respect et l'oblige à se soumettre à sa loi.

La seconde salle qu'ils visitent leur fait découvrir des «cages d'argents (et) des oiseaux de toute espèce et de toutes les couleurs. Une musique comme ils n'en avaient jamais ouï de semblable submergea leurs sens. C'était une symphonie pareille à celle que produit le mouvement sacré de l'Univers». La démonsse leur annonce «vous verrez ce qu'aucun vivant n'a jamais pu entrevoir même en songe et vous serez les hôtes du séjour des heureux» (id). Nous sommes dans un Paradis souterrain placé sous la tutelle de la démonsse, jeune femme séduisante et éminemment prestigieuse qui mène Agoun'chich et le violeur sous sa tutelle.

Mais au cœur de cet espace combien merveilleux où tout devient possible, Agoun'chich ne manifeste qu'un seul désir, celui de retrouver sa sœur. Mais la démonsse ne lui laisse aucun brin d'espoir «Tu ne pourras plus jamais revoir ta sœur. Mais peut-être sauras-tu tirer une leçon de sa mort ? Car si tu la revoyais, tu deviendrais fou et tu perdrais le chemin du retour» (id). Réponse hautement significative dans la mesure où la quête de la sœur en dit long sur la quête désirante et la tension qui propulse Agoun'chich dans une errance indéterminée vers l'ineffable.

Agoun'chich est en cela tout à fait semblable à certaines figures mythiques qui marquent le récit. D'ailleurs, il entretient de subtiles liens de parentés avec ses figures. Lahcène Agoun'chich (p. 55) a certes pour ancêtre Lahcène Oufoughine. De même qu'il est sous l'ascendant sublime de l'être astral Hmad ou Namir. Ce dernier est à son tour le pôle catalyseur de Hmad Ou Moussa⁽⁶⁾. la chaîne identitaire baigne dans la fable et le mythe. Agoun'chich, comme tous ses ancêtres réels ou virtuels, stigmatise les paraboles de non-vie et de non-mort.

(6) Un saint aux vertus sublimes et une figure mythique du monde berbère.

De plus, si on considère le maillon identitaire qui se trame à travers ces mêmes entités mythiques telles que Hmad Ou Namir, être de songe mais qui incarne la bête féroce (Namir/tigre) et Hmad Ou Moussa, être de légende mais qui représente le mythe et la prophétie (Moussa/Moïse), Agoun'chich devient, de plus en plus une figure mi-réelle, mi-légitime. La mouvance identitaire tributaire du cataclysme est substantiellement réinvestie dans l'errance-quête vers un objet ambivalent alors même que le récit ne cesse de bifurquer dans les labyrinthes de la pensée en déliaison.

Par ailleurs, Agoun'chich est issue d'une origine astrale :

«Ma maison était une étoile et j'étais Hmad Ou Namir, un génie... j'étais astral... tout mon corps abreuvait la Terre de ma sueur, car je travaillais dans cet espace céleste... Mais, une fois je vis ma mère pleurer, se convulser, geindre et presque au bout du rouleau (...) ma mère me réclamait... Elle voulait que je sois avec elle sur Terre (...) Je la vis réclamer un couteau pour sacrifier au jour dit sa lamentable victime, debout tenant sa bête... Alors, je me jetai du haut du ciel, et je tombai, tombai... Il ne resta de moi, quand je touchai le sol, qu'un cheveu qui trancha la gorge du bélier...» (p.69-70).

Dans le prolongement de cette histoire légendaire où la mère demeure le destinataire des tensions paraboliques, on peut également s'interroger sur la finalité de l'histoire de Hmad ou Moussa qui advient dans l'espace fantasmatique de la mère devenue aveugle et impuissante. Le fils prodige arrive au moment où la mère, pénétrée d'un profond désespoir, pleure à chaudes larmes la bête dont elle vient de se séparer et que les bouchers avaient débitée. Devant ce spectacle et cette désolation, la mère «se lamente comme si elle avait perdu son fils aîné» (p. 36). A peine Hmad Ou Moussa se manifeste-t-il que la mère est réconfortée par le retour du fils tant attendu. Celui-ci demande aux bouchers de s'écarter :

«Nous allons avec l'aide de Dieu ramener cette créature à la vie (...) Tous se mirent à rire excepté sa mère. Alors, il se releva et lui affleura les yeux

de la main droite. Elle recouvrit aussitôt la vue. Sidi Hmad Ou Moussa remit à leur place tous les membres éparpillés de la vache, les recouvrit de la peau (...) Il lui donna une forte tape sur le flanc (...) La vache remua la queue, meugla longuement comme exhalant une plainte formidable et se mit debout au grand étonnement de la foule»(p. 38).

Hmad Ou Moussa accomplit ainsi le miracle que la mère escomptait depuis toujours tout en lui restituant la vue et l'enfant perdu.

Il semble bien que la facture du déploiement symbolique articulé sur le rêve, le songe, le délire, les fantasmes, la fabulation autour de la figure féminine ou son substrat la mère. soit l'itinéraire adéquat vers la quête de l'objet indicible. En effet, même avec la conjonction des trois événements embrayeurs du récit (cataclysme, adultère, meurtre de la sœur), au moment où tous les adjuvants de la narration sont mis à contribution, le récit progresse tout en bifurquant vers des femmes qui exaltent les investissements du langage du corps.

Il en est ainsi de la folle ⁽⁷⁾ en captivité dans un espace infesté de bêtes fauves. Non seulement celle-ci échappe aux vipères et aux tarentules qui peuplent ces lieux, mais elle bénéficie d'une exceptionnelle compassion de la part du violeur qui, en d'autres moments «aurait tout simplement abattu cette folle» (p. 61-62). Tout autant énigmatique est la révélation sublime de la fille d'Agoun'chich au sein de la forêt. Rencontre étrange qui ne sera jamais élucidée par le récit. Le comble de la surenchère énigmatique est certes l'apparition de l'épouse d'Agoun'chich. «Sa femme parut silhouette élancée d'une beauté si rare (...) Agoun'chich qui ne l'avait pas vue depuis longtemps, se remémora l'histoire de Hmad Ou Namir» (p. 75). L'épouse qui advient du néant n'est pas plus réelle que d'autres figures sublimes et/ou énigmatiques.

Quant à la démonsse, elle porte à son comble cette configuration de figures féminines qui adviennent comme une fable ou un délire extatique. Elle se présente comme le garant ultime de l'errance transposée dans le merveilleux et l'imaginaire sublime.

(7) Cette jeune fille «traversait peut-être une crise de puberté qui dérangeait la bonne ordonnance des coutumes (P; 61).

Tous ces récits tracent en filigrane un fil conducteur au niveau de la trame symbolique ? Au commencement de Légende et vie d'Agoun'chich nous avons ce renversement de l'ordre ancestral puisque l'aïeul et ses bêtes habitent désormais les profondeurs de Tamda n'Ouqqa. C'est bel bien cette profondeur jouissive qui fait l'objet du récit d'Agadir (8) où le séisme est l'extinction de la vie en surface. Mais ce même événement met en spectacle le dedans, dorénavant peuplé de figures emblématiques et habité par le grouillement du bestiaire qui stigmatise la vie dans toute son exubérance. Dans les deux situations, le lieu enfoui dans les entrailles de la Terre, mieux que tout autre espace, ébranle et accrédite les potentialités de la sublimation et l'indicible inscrits dans la Terre-mère qui s'ouvre dans une étonnante hospitalité.

Cette même quête de la Terre-mère offre un espace combien convivial au Déterreur (9). Un condamné qui, dans l'attente de son exécution, n'a guère trouvé meilleur refuge que la profondeur du puits.

Cet espace enfoui est certes un lieu de prédilection pour l'imaginaire khair Eddinien. Ainsi le parcours de Légende et vie d'Agoun'chich prend-t-il son élan des transferts de Lahcène Oufoughine de la surface vers les profondeurs de la Terre-mère. L'ancêtre enfoui dans l'intériorité d'un lieu déliriel se confine-t-il dans une jouissance fantasmagorique singulière ?

Mais ce qui est à la fois étrange et profondément significatif, c'est que le récit, dont le lieu inaugural est le ventre de la Terre-mère combien réconfortant et sécurisant, se poursuit avec la célébration de l'adultère au bénéfice de la femme alors même que la quête-errance est littéralement ordonnée par la mort et la nécessité de venger la sœur. Toute l'errance est ponctuée par des rencontres de figures féminines porteuses de significations incontestablement paraboliques. Rencontre de la folle, de la fille, de l'épouse et surtout celle de la démons... Toutes ces femmes portent les stigmates d'un aboutissement, un exploit ou une performance symbolique. Toutes ces femmes incarnent, chacune à sa manière, les indices de la revanche du matriarcat sur le patriarcat.

(8) Mohammed Khaïr-Eddine, Paris, Seuil, 1967, c'est le premier récit publié par l'auteur.

(9) Mohammed Khaïr-Eddine, Paris, Seuil, 1973.

Il est d'ailleurs particulièrement symptomatique de constater que le récit s'achève par un double clin d'œil à la femme. D'une part un autre adultère. Cependant, même si l'agent présumé du viol n'est qu'un «vagabond à moitié fou qui ne s'en serait jamais pris à une femme» (p. 145), son exécution publique est destinée à donner l'exemple. D'autre part, le récit se termine sur une véritable célébration de la prostituée, un fervent hommage à la femme qui proclame la liberté de son corps et demeure fidèle à la mémoire ancienne qu'elle sauvegarde en perpétuant la tradition :

«Certaines prostituées étaient des poétesses et des musiciennes (...) Quoiqu'elles eussent choisi le plus vieux métier du monde (...) on les respectait grâce à leur beauté et à leur talent (... elles avaient une) aura extraordinaire qui les enveloppait, les différenciant à jamais du troupeau des femmes esclaves des mâles et des interdits séculaires. Le comportement social de ces prostituées hors du commun dénotait un sens inné de la liberté (...) Elles représentaient aux yeux de tous les vraies gardiennes de la culture orale» (P. 154).

Un tel aboutissement de la fiction permet-il d'expliquer, au moins en partie, l'engrenage d'une progression hypothétique de la narration ? La fiction demeure tributaire de la déconstruction de l'histoire qui, de plus en plus, met en scène l'errance à travers le rêve, les fantasmes, la fabulation, les mythes et légendes emboîtés autour de figures féminines. Autant d'axes d'engendrement du récit qui profèrent un ailleurs où se déploie l'inscription parabolique.

Le récit devient ainsi une véritable fable dont l'objet reste enfoui dans le substrat d'une mémoire ancienne devenue indicible. «Instinctivement, le Berbère se souvenait d'avoir été une grande nation, bâti une civilisation prodigieuse annulée brutalement par quelque cataclysme oublié. Pour lui, sa léthargie actuelle n'était qu'un cycle défavorable. C'est pourquoi il ne voulait rien perdre de lui-même. Il avait échappé à une catastrophe et il se reconstituerait, dût-il y mettre des millénaires» (p. 125).

De toute évidence l'allusion au temps glorieux de Kahina, la reine des Aurès et l'aïeule berbère gardienne de la mémoire, demeure un pôle centrifuge de l'imaginaire qui célèbre le prestige du matriarcat et attend les retournements de l'Histoire pour retrouver la mémoire ancienne et le règne de la mère mythique.